

NUMERO SPECIAL

66 route de Villers
36130 Déols

tel : 02 54 07 42 44
e-mail :
revue.3lunes@free.fr
site :
<http://revue.3lunes.free.fr>

Une revue associative
pour la lecture
et l'écriture

Directeur de publication
Sylvie Gaches

Editeur :
Revue pour trois lunes



JOURNEE DU LIVRE – ARGENTON SUR CREUSE

Sommaire

- ♦ *Les enfants de Toumaï* page 1
- ♦ *Monsieur S* page 4
- ♦ *Les maris de la Justine* page 6

Les enfants de Toumaï

Nouvelle de : Isa Lisenfeld

Illustratrice : Carmela Rigout

Une bande interminable de corbeaux noirs lancent leurs monômes chagrins sur la plaine infinie où paissent d'innombrables bisons revêtus de leur toison fauve. A l'instant où des hurlements de loups résonnent sur les Appalaches, un grand oiseau blanc s'envole lentement dans le ciel chargé de nuages menaçants.

C'est au bord d'une cascade d'eau vive et de chênes pourpres que les Arapahos ont décidé d'installer leur bivouac. Les tipis fument comme de grandes cheminées car le vent tiède de l'été dort encore dans les bras du soleil.

Petite-Lune est assis sur un gros rocher tout

couvert de giroflées parfumées et regarde la vallée qui s'étend à perte de vue. Il n'a que sept ou huit printemps mais comme tous les matins, il contemple le soleil s'iriser des couleurs rougeoyantes de l'autre monde. Toumaï, son père, le tout nouveau grand chef de la tribu, lui a montré dès sa naissance la force du vent, la pureté de l'eau et aussi les couleurs cachées du soleil.

Mais Petite-Lune n'a qu'un seul rêve en tête : capturer la lune pour l'offrir à Lumière-d'un-Jour. Il voudrait tellement lui faire plaisir car Lumière-d'un-Jour lui a toujours donné des galettes et des gros morceaux de viande. Le vieux sorcier lui a même dit qu'il s'était longtemps caché dans son ventre avant de chasser la lune. Petite-Lune sait que ce n'est pas vrai, le ventre de Lumière-d'un-Jour n'est pas une bonne cachette pour chasser la lune. Maintenant, il se cache sous les buissons, sous les herbes, et même dans les petits arbres. Petite-lune pense qu'il est fils de la Terre, mais il ne l'a jamais dit à personne, c'est un secret qu'il partage avec le vent du soir.

Quand le soleil s'éteint dans l'ombre, Petite-Lune monte sur le gros rocher et attend la lune. Il guette toujours avec impatience l'instant où la Terre fait naître la lune. Alors il prend son arc et ses flèches, et sans faire le moindre bruit, il se cache dans un buisson de genêts et vise la lune pour la faire tomber dans la plaine des bisons.

Maintes fois il a lancé ses flèches, mais la lune pour se protéger s'est enfuie en montant dans le ciel sombre, tout en haut, encore plus haut que le toit des aigles.

Petite-Lune aimerait tellement offrir la lune à Lumière-d'un-jour.

Et puis, lorsque les ombres ont fini de jouer avec

le vent, elles disparaissent aux premières lueurs du jour. Petite-Lune regarde Toumaï chevaucher son cheval fougueux et disparaître comme l'éclair pour aller chasser le fauve cornu à la toison d'or. Petite-Lune veut, lui aussi, chasser le bison, il voudrait que Toumaï soit fier de lui. Il s'est déjà entraîné à lancer ses flèches sur des hérissons en rampant comme les serpents des plaines.

Mais un jour, Petite-Lune demanda à Toumaï :

— L'herbe ne repousse pas après le passage des bisons ?

— L'herbe repousse toujours car la pluie tombera, répondit Toumaï.

— Mais lorsqu'il n'y aura plus de pluie...

— La pluie revient toujours car elle est fille de la Terre, comme le feu et les bisons.

— Comme les grands chasseurs, dit Petite-Lune ?

— Comme les grands et les petits chasseurs.

— Alors, si les bisons reviennent toujours comme les fils de Toumaï, je pourrais aller chasser les bisons ? Le grand chef le regarda fixement et après un moment d'hésitation, il lui dit :

— Tu n'es pas encore un homme et seul les hommes chassent, tu le seras quand tu auras capturé un gros poisson, un aigle et un bison comme le veut la coutume. Et Toumaï se tourna lentement vers le ciel pour observer les immenses nuages balayer les montagnes enneigées, et en montrant de son tomahawk le bout du monde, il ajouta :

— N'oublie pas que tu es nuage, bison, rocher, et vent du soir.

Pour Petite-Lune il n'y avait plus de doute, il voulait devenir un gros nuage, un énorme bison, une montagne et aussi une brise tiède du soir qui parfume la vallée.

Près des tipis, il avait observé des retenues d'eau dans le ruisseau qui chante. Parfois d'énormes saumons rouges se faisaient piéger par le courant. Petite-Lune ne voulait pas que Lumière-d'un-Jour sache qu'il voulait devenir un homme.

Il alla donc se coucher dans son hamac après avoir regardé la lune. Mais, dès que le monde des ombres envahit la montagne, Petite-Lune se leva sans faire de bruit et courut au ruisseau muni de son arc. Le hululement d'une chouette hulotte l'accompagna jusqu'au bord de la rivière. Il s'assit sur l'herbe fraîche et observa la surface de l'eau. Par chance, il s'aperçut qu'un saumon mouchait tout près de lui. Il prit alors son arc comme on prend une pique et, en un éclair,

sous la lumière blanche de la lune, il réussit à projeter un énorme poisson sur la berge. Il essaya de l'immobiliser mais le saumon sautait, se tordait et claquait violemment sa queue pour échapper au petit homme. Après un long combat, Petite-Lune parvint à se saisir du monstre. Lentement il reprit le chemin du bivouac toujours suivi par sa complice la chouette.

Toujours en silence, il entra dans le tipi de Lumière-d'un-Jour et s'allongea discrètement sur sa peau d'ours. Personne n'avait remarqué son absence, alors, envahi de bonheur, il ferma les yeux et serra très fort son trophée dans ses petits bras. Il crut à cet instant qu'il était devenu Toumaï, l'invincible grand chef de la tribu, puis il entra doucement dans le monde des rêves où les saumons sont plus grands que les bisons.

Le lendemain, Toumaï appela Petite-Lune et lui dit :

— Je suis fier de toi, maintenant il faut que tu captures un aigle.

Petite-Lune écouta sagement puis leva aussitôt les yeux pour scruter le ciel. Sa décision était déjà prise, il serait plus fort que l'aigle royal. Plusieurs manteaux blancs recouvrirent la plaine avant que Petite-Lune puisse défier le seigneur du ciel. Puis, un jour, à l'heure où le soleil plonge dans le ventre de la Terre, il s'approcha tout près du tipi réservé aux outils et pénétra à l'intérieur sans se faire remarquer. Il découvrit des arcs, des flèches, des pieux, des pièges, mais aussi un grand filet destiné à capturer les petits poissons. Petite-Lune avait trouvé ce qu'il cherchait ; il sortit discrètement et se dirigea vers la montagne sacrée.

Il fallut deux soleils entiers à Petite-Lune pour arriver dans la passe aux aigles. Ce flan escarpé de la montagne permettait d'atteindre un gros rocher où, depuis la nuit des temps, les aigles royaux nichent à l'abri des prédateurs. Petite-Lune le savait car il avait écouté Toumaï un jour où il racontait la capture de son premier aigle. Petite-Lune se cacha tout près d'un nid et appela le maître du ciel en fredonnant le chant sacré qui donne l'apparence de l'aigle.

Dans le ciel des Appalaches, un aigle royal apparut, majestueux et dominateur. Il poussa un cri perçant pour appeler son petit frère Petite-Lune et lorsqu'il se posa sur son nid, Petite-Lune lança le filet.

Le grand frère et Petite-Lune redescendirent de la montagne. Petite-Lune attendit que Toumaï revienne de la chasse, et lorsque les chasseurs découvrirent l'aigle royal délicatement blotti contre le cœur du petit homme, ils comprirent que Petite-Lune avait beaucoup grandi.

Toumaï descendit de son cheval écumant et dit à son fils :

— Tu as capturé un gros poisson et un aigle royal ; je suis fier de toi. Mais si tu veux devenir un homme, tu dois capturer un bison, mais sache que les bisons ont la force du feu des montagnes et la ruse du renard blessé.

Petite-Lune regarda vers la plaine immense ; il voulait tellement devenir un vrai chasseur car il pensait que seul un grand chasseur pourrait capturer la lune.

Les manteaux de neige revinrent plusieurs fois encore, puis, un jour, Petite-Lune regarda Lumière-d'un-Jour en lui faisant son plus beau sourire comme pour lui dire qu'il allait devenir un homme. Lumière-d'un-Jour avait compris ; le temps était venu d'affronter les terribles bisons, ceux qui parfois vous ouvrent les portes de l'autre monde.

Avec son regard d'enfant, pour la dernière fois, il alla sur le gros rocher pour contempler son amie la lune. Cette nuit-là, la Terre donna naissance à une merveilleuse lune comme celle qu'il voulait offrir à Lumière-d'un-Jour. Petite-Lune ne dormit pas, il s'imagina devant le monstre des plaines qui avait fait souffrir tellement de valeureux chasseurs.



Au petit matin, il prit une corde en boyau de cerf et partit sur le chemin de la plaine. Du haut d'une falaise, un gypaète poussa son terrible cri, Petite-Lune se retourna et s'aperçut qu'il pleuvait sur les joues de Lumière-d'un-Jour, car il pleut souvent dans le cœur de ceux qui aiment.

Un vieux bison s'était écarté du troupeau et semblait ne plus vouloir continuer sa longue marche. Lorsque Petite-Lune s'approcha, il vit dans les yeux

noirs du fauve le reflet des nuages et des montagnes. Il sut à cet instant que le bison allait rejoindre ses frères. Il lança sa corde pour entraver la bête et, après un combat de titan, le vieux bison chancela puis s'effondra. Beaucoup de nuages défilèrent dans le ciel puis le vent du sud se leva. Un petit tourbillon fit monter dans les airs des herbes séchées et un nuage s'abaissa. Lorsque Toumaï arriva sur les lieux, il prit son fils dans ses bras et le serra très fort. Petite-Lune venait de devenir un vrai chasseur.

Sous un ciel couvert d'immenses nuages sombres, les hommes saluèrent la naissance d'un chasseur courageux par des chants lancinants que leurs ancêtres avaient eux-mêmes chantés dans ces plaines infinies. Parfois, lorsque la brise se lève, on peut encore entendre cette mélodie qui rôde dans la plaine.

Petite-Lune prépara ses armes et comme le voulait la coutume, il partit seul pour chasser ses premiers bisons.

Il prit le chemin qui mène au soleil et marcha très longtemps. Il s'arrêta à chaque fois que la lune monte dans le ciel sombre. Mais les bisons semblaient pressés de suivre leur étoile qui les conduisait depuis toujours vers des prairies couvertes d'herbe tendre. Seul dans la plaine infinie, Petite-Lune continua sa marche, car aucun chasseur ne peut revenir au village sans gibier.

Après des soleils et des pluies interminables, il atteignit la fin du monde : une immense rivière salée lui barrait la route. Elle était tellement vaste qu'il ne pouvait pas apercevoir l'autre rive. Les cris stridents d'oiseaux sinistres lui dirent qu'il pouvait revenir parmi les siens. Il prit le chemin du retour en suivant l'endroit où le soleil se couche.

Le voyage du retour fut très long et lorsque enfin Petite-Lune retrouva son village, Lumière-d'un-Jour le prit dans ses bras et le serra très fort. Au loin, des corbeaux noirs poussaient leurs cris rauques. Il s'aperçut qu'il pleuvait sur les joues de Lumière-d'un-Jour mais il ne reconnut pas ces larmes car elles étaient infiniment froides.

Lumière-d'un-Jour lui apprit qu'un matin, son père, le grand chef de la tribu, ne s'était pas réveillé et qu'un grand oiseau blanc était venu se poser sur son lit. Petite-Lune s'approcha une dernière fois de Toumaï et découvrit l'oiseau blanc qui semblait l'attendre.

Il prit délicatement le grand oiseau et le lança dans le ciel en lui disant :

— Va, vole, survole les plaines immenses où vivent les féroces bisons, traverse les forêts, les montagnes et la grande rivière à une seule rive et reviens me dire ce qu'il y a dans l'autre monde.

L'oiseau s'envola majestueusement et disparut

dans le ciel.

Petite-Lune attendit une lune, deux lunes puis les oies passèrent, la neige recouvrit les plaines de son manteau blanc, et des fleurs parsemèrent à nouveau de leurs couleurs chaleureuses les vallons verdoyants, mais le grand oiseau blanc n'était toujours pas revenu.

Petite-Lune grandit, il devint chef de la tribu comme Toumaï. Perle-Bleue le choisit et lui donna Belette, une merveilleuse petite fille.

Belette voulait chasser elle-aussi, elle voulait décrocher les nuages pour faire une belle tunique à Perle-Bleue. En cachette, elle avait fabriqué un piège à nuages. D'ailleurs, un jour, elle avait même capturé un papillon avec son piège à nuage. Petite-Lune grandit encore sans avoir pu capturer la lune, et il vieillit. Tous les matins il scrutait le ciel pour apercevoir l'oiseau blanc, mais le grand oiseau blanc n'était toujours pas de retour.

Après de nombreuses lunes et quelques manteaux de neige, Belette se décida à choisir Renard-Agile, le plus courageux des chasseurs. Peu de temps après, Perle-Bleue apprit à Belette que son père, le chef du village, avait rejoint le monde mystérieux des chasseurs de lune et que le grand oiseau blanc était revenu.

Il plut longtemps dans le cœur et sur les joues de Belette ; seul, Renard-Agile lui redonna ses joues rouges du bonheur qu'ils appelèrent Souricette, une petite fille espiègle.

Le grand oiseau blanc s'envola à nouveau, Belette attendit longtemps son retour.

Sa petite fille Souricette ne pensait qu'à capturer les étoiles avec son filet car elle voulait offrir un collier d'étoiles à Belette, pourtant un jour elle demanda :

— Dis, Belette, le fils de Toumaï reviendra ? Belette regarda la lune qui venait de naître et lui dit :

— Toumaï et le fils de Toumaï reviendront, Toumaï et ses fils reviennent toujours car la lune, les nuages et les étoiles reviennent toujours.

Il y eut de nombreux manteaux de neige, puis un soir de grande lune, une bande de corbeaux noirs lancèrent leurs monômes chagrins en survolant les bisons à la toison d'or. Les hurlements d'une horde de loups résonnèrent dans les Appalaches tout près de la petite tribu d'Arapihos.

Au sommet du tipi de Belette, un grand oiseau blanc venait de se poser. De gros nuages menaçants glissèrent dans le ciel sombre, puis il se mit à pleuvoir de grosses gouttes froides sur les joues et dans le cœur de Souricette.

Monsieur S

Nouvelle de : Gassenq

Illustrateur : Madar

Aussi loin que Monsieur S. pouvait remonter, il n'avait jamais pu garder une fiancée. Cela faisait déjà six qu'un beau matin, partirent pour ne plus revenir. Il était désespéré. Pourtant, Monsieur S est un homme charmant. A trente cinq ans, il entretient son corps méticuleusement. Deux fois par semaine il fréquente une salle de musculation et finit toujours par une bonne séance de sauna, pour expurger de son corps toutes les toxines.

Sa maison est payée. Elle se situe sur le versant d'une colline chic d'une ville antique du sud de la France. Une belle villa. Il a fait appel à un décorateur pour arranger son intérieur, pour lui donner du style et de l'originalité. Certaines fautes de goût sont impardonnables. Un paysagiste s'est chargé de l'extérieur. Dès le portail, une jarre d'Anduze fait craqueler au soleil son vernis centenaire. En toute saison, l'eau bleue de la piscine tranche voluptueusement avec l'ocre délicat des dalles et dans un coin de la pelouse impeccable, un vieil olivier, déploie ses feuilles argentées. Un véritable paradis. Parfois des promeneurs s'arrêtent pour prendre en photo cet ensemble de goût. Lorsque Monsieur S. les voit, il lisse sa moustache brune d'un air satisfait.

Monsieur S. est connu, dans les vieux murs de la ville, il tient une galerie de peinture. Les artistes du moment, de toutes parts l'assaillent, font le siège de ses bureaux. C'est déjà un pas lorsqu'ils laissent une toile, déposent une sculpture, les jeunes gens choisis entrent dans le gotha. Mais Monsieur S. est sévère, sous ses airs bon enfant, sous ses moustaches rieuses, il prend le temps de choisir, se renseigne beaucoup. Il étudie le candidat il étudie son œuvre, demande à ses amis, mieux placés que lui, si le style peut plaire, si l'artiste a des chances. Sa méthode est connue et les pièces choisies, si elles ne sont pas immortelles, sont au moins un temps à la mode. Si je citais quelques noms vous les connaîtriez tous. Bref, c'est un homme bien, connu, respecté, aimé de tous. Il ne se résignait pas, cependant, à vivre en célibataire. Il allait faire un dernier essai et puis si ça ne marchait pas il abandonnerait.

L'occasion ne se fit pas attendre. Il avait, pour le vernissage d'un artiste qu'il pensait d'envergure, invité plus de monde qu'il n'en avait l'habitude : des clients potentiels, bien sûr ; des officiels aussi, et puis un peu plus, au gré de ses rencontres et de ses rendez-vous. Il

n'avait pas immédiatement remarqué la jeune femme blonde qui suivait de près le sous-préfet, un homme élégant, resté blond malgré sa cinquantaine, qui fourrageait souvent dans les boucles de sa barbe et qui, paraît-il, faisait des vers pleins d'esprit. Ce n'est que lorsque les discours furent finis, une coupe de champagne à la main, que le sous préfet présenta à Monsieur S, sa fille, Virginie. Elle était artiste, elle peignait et, qui sait, peut-être un jour pourrait-elle exposer dans cette galerie même. La soirée se passa sans que jamais, à partir de là, Monsieur S ne perdit de vue le belle Virginie. C'est vrai qu'elle était belle la fille de monsieur le sous-préfet, dans sa belle robe blanche à col sous-officier. Elle avait des manières de reine, une élégance toute naturelle. D'un mouvement de tête, elle chassait, parfois, les longs cheveux de ses joues, découvrant ainsi sa nuque blanche ; Monsieur S., pourtant aguerri, en tressaillait. La septième et dernière fiancée ça serait elle, il en avait l'intuition, presque la certitude. Aux au-revoir échangés et aux promesses de visites Monsieur le Sous-préfet s'aperçut qu'il n'avait pas amené sa fille pour rien. Parmi les œuvres d'art, vêtue de blanc, lorsqu'elle serra en souriant la main de Monsieur S., très à l'aise dans son complet noir élégant, il lui sembla que naissait un avenir prometteur.

Il ne fallut que quelques rencontres pour que les amoureux se jetassent dans les bras un de l'autre. Avec la bénédiction du haut fonctionnaire, Virginie émigra avec toiles et bagages. La maison de Monsieur S lui fut tout d'abord un enchantement. Elle explorait tous les recoins d'une vraie vie de femme. Monsieur S., lui, était bien décidé à garder sa nouvelle compagne. Il faisait tout pour lui plaire. Il était très aimable, prévenait ses désirs, la sortait dans son monde et montrait ostensiblement le plaisir qu'il avait d'être avec elle. De plus, il l'encourageait à peindre, discutait de ses toiles, corrigeait les défauts. Il était optimiste, bientôt, sans nul doutes, il exposerait ses œuvres, dès qu'elle aurait patiemment gommé tous ses petits défauts. Virginie travaillait sans relâche à plaire à Monsieur S. Quelques fois, cependant, elle ajoutait dans ses toiles un élément surprenant : une couleur, un détail l'aspect du ciel. Immanquablement Monsieur S. la reprenait en riant. « Ah non mon amour, on ne peut pas peindre ainsi !

— Pourquoi ? Si cela me plaît ?

— Parce que jamais tu ne le vendras, voilà tout ! Rétorquait inlassablement Monsieur S. Comprends-moi, je veux t'offrir ce qu'il y a de mieux. Tu seras connue, invitée par les grands, tu seras cotée et enfin tu vivras de ton art. Crois-moi. »

Virginie aimait beaucoup Monsieur S., un jour pourtant elle lui présenta un tableau entièrement réalisé suivant sa propre inspiration. « Mais enfin, tonna-t-il, tu ne comprends donc rien, tu es comme les autres ! »

La discussion s'envenima, Virginie lui dit qu'elle ne peindrait désormais que comme cela, ce à quoi Monsieur S. répliqua que tant qu'elle ne serait pas raisonnable, il ne voulait plus voir ses toiles et que jamais elles ne paraîtraient à la galerie. Pour solde de tout compte il réduisit à rien les crédits de la belle et l'atelier fut fermé à double tour. « Jusqu'à ce que, dit-il, tu sois enfin raisonnable ».

Un peu grave, mais sûr de son fait, il continua comme à son habitude.



On n'enferme pas ainsi la jeunesse, un jour Virginie s'échappa. Elle eut tôt fait de trouver le quartier des artistes, dans des ateliers communs elle peignait avec frénésie, elle inventait des couleurs, s'en saoulait tous les jours. Tous l'encourageaient. Elle posa même nue, et eut pour amant un grand sculpteur brun dont les caresses l'enivraient. Dans le quartier tous la connaissaient la saluaient, la touchaient. Le sourire aux lèvres, elle leur donnait sa grâce. Le facteur, l'épicier, tous se brisaient pour lui plaire. Monsieur S. était la risée de ce coin de la ville, chacun savait le singer lorsqu'il refusait, avec mépris les toiles qu'on lui montrait. Cette pantomime amusait beaucoup Virginie : elle se demandait comment elle avait pu tenir si longtemps dans cette maison glacée, étreinte par l'idée.

Dans son coin retiré, Monsieur S. ne l'oubliait pas. Il attendait le moment. Comme pour les autres, il lui avait donné un mois, avant que la misère implacable ne s'abatte sur elle. Mais le mois de novembre passa, on entamait décembre. A bout de patience, il décrocha son téléphone. « À dix heures, dit-il, au Café de la Gare ».

Virginie marchait en suivant le ballast ; les cailloux qui coulaient sous ses pieds la faisaient sans cesse trébucher. Quelle idée avait eu ce pauvre Monsieur S. de lui donner rendez-vous dans un coin de la ville où, pour arriver, elle devait longer les voies froides des rails. Il ne voulait pas, disait-il, rencontrer des visages connus. Les fredaines d'amour, si elles plaisent aux gens communs, ruinent sûrement les plus belles affaires. Dans la nuit froide de l'hiver, le croisement des rails, le brillant du métal, tout à coup, l'effrayèrent. Ajouté à cela le cri d'une loco, le tableau qui se dessinait n'était pas de ceux qu'elle aimait peindre, mais elle pensa à ses chères couleurs et la chaleur, à nouveau, l'envahit.

Elle ne connaissait pas le bruit qui éclata : trop assourdissant, trop douloureux. Une balle venait de lui traverser le côté, juste en dessous du sein, ça ne pouvait pas être autre chose. À genoux sur les pierres froides, elle sentait, à travers ses doigts serrés, le sang chaud qui coulait. Elle vit distinctement un homme tout en noir. Elle ne le connaissait pas. Il était là, à deux pas, une arme dans sa main. Il leva son bras, ajusta ses doigts sur la crosse du pistolet noir et puis serra son poing.

Virginie vit la mort avant de mourir. Elle lui fit un sourire, le plus beau qu'elle pouvait.

« C'est la dernière fois que je travaille pour toi, Seguin, dit le tueur en prenant l'enveloppe. Je ne tuerai plus tes maîtresses, elles valent mieux que toi.

— Epargne moi tes leçons, Lou, répondit le notable. »

Les maris de la Justine

Nouvelle de : Brice Patouzac

Illustrateur : Frédéric Chauvain

A toutes époques les femmes ont marqué les annales et les pages du dictionnaire par leurs actes hors du commun.

Dès lors, je regrette comme vous que ce recueil¹ soit un peu trop masculin. Les causes en sont que dans le temps, le « qu'en dira-t-on » et d'autres règles trop strictes interdisaient les histoires de femme, c'était pêcheurs et sacrilèges. Il faut avouer aussi, rendons leur cet hommage, qu'elle étaient moins fanfaronnes que les hommes.

Mais il n'en était pas de même en ce qui concerne les matrones mal embouchées ou ces mégères qui font le régal des potins de villages, sans toutefois atteindre la Une des journaux scientifiques ou des revues littéraires.

Donc pour rééquilibrer quelque peu cet ouvrage, qui ne saurait souffrir d'une lacune aussi profonde, je vous propose la fable qui suit. Malheureusement, dans ce cas particulier, la valeur féminine n'est pas trop à l'honneur, mais c'est l'histoire qui commande.

La Justine, on l'appelait ainsi parce que son second mari s'appelait Justin et que c'était plus facile que de dire la femme de Justin. Elle avait sûrement un autre prénom mais on ne la connaissait que de celui-là.

La Justine, donc, eut trois maris. Elle fut veuve des deux premiers et séparée du troisième. Une question se pose à laquelle je vais répondre tout de suite : pourquoi deux morts et un divorce (ce qui ferait un formidable titre de comédie). On pourrait croire qu'elle avait empoisonné ses deux premiers époux et fait fuir le troisième, ce qui est totalement faux dans la réalité, mais plausible dans l'absolu. La seule différence se trouve dans la manière de voir les choses. Je vous rassure tout de suite, qu'il n'y avait eu de sa part aucune préméditation, sachant qu'elle ne bougeait pas beaucoup, et que les événements s'étaient déroulés au vu et au su de tout le monde, avec seulement une différence notoire : simplement son caractère et sa façon de vivre étaient plaisamment équivoques. Elle ne faisait pas beaucoup de bruit mais les brimades qu'elle infligeait à ses maris avaient des échos amplifiés dans l'opinion publique.

Mariée à un premier citoyen dont on a oublié le nom depuis son décès, Justine avait épousé Justin en secondes noces. C'était un homme simple, gentil, mais de faible envergure. Il était propriétaire de quelques arpents de vignes qu'il travaillait d'arrache pied pour en faire sortir une maigre subsistance, qu'il partageait largement avec son épouse.

C'est là que la nuance rend les mots élastiques : quand je dis que Justin partageait largement, cela veut dire que sa femme prenait la plus grande partie des revenus du ménage, laissant à son mari beaucoup

¹ Cette nouvelle est issue du recueil *Les contes de Montcabrel* (note de l'éditeur).

moins que le strict nécessaire. Aussi, pendant la dernière guerre, quand on ne pouvait faire les courses qu'avec des bons de rationnement, Justine les garda tous pour elle sans préjuger de la façon dont son époux allait se sustenter. Le pauvre homme fut forcé de se confectionner une cuisine de fortune dans la baraque de sa vigne pour manger quelque chose sans que sa moitié ne le lui confisque. A son insu, il avait chapardé un fond d'huile de pépins de raisin, quelques gouttes de vinaigre, ainsi que trois pincées de sel pour assaisonner les *bécca roye*² efflanqués qu'il piégeait de ci de là. Pourtant il fallait travailler tous les jours et la maigre pitance dont il se nourrissait ne suffisait guère à lui rendre ses forces, son moral commençait à vaciller.

Un matin, un voisin, avec qui il taillait la vigne et qui connaissait ses malheurs, fut surpris de l'aveu que Justin lui fit : « *M'a amagat lou rastellier*³, lui dit-il, je peux plus manger que la soupe ! » Malheureusement de la soupe il n'en avait pas souvent.

Jour après jour, sa vie conjugale avec Justine était jalonnée de ce genre d'incidents qui l'usèrent peu à peu. Elle le minait à petit feu sans ne rien faire d'autre que d'être foncièrement égoïste. Alors, tous ces tracas mis bout à bout firent perdre la raison de vivre à Justin, et quand il n'y a plus la raison...

Justin mourut peu d'années après la guerre et fut rapidement remplacé par un autre mari. Cet homme c'était Marseille, un réfugié espagnol qu'on surnomma ainsi parce qu'il avait débarqué dans le port de Marseille et y avait travaillé comme docker les premiers mois de son exil.

Lui n'était pas comme Justin, il ne parlait pas beaucoup mais menait sa vie comme il l'entendait, soucieux de lui-même ou peut-être de sa santé, il faut croire. Par contre, il aurait pu vivre sans façon avec les animaux dans l'écurie ou la soue. Certainement à cause d'une erreur du Bon Dieu dans sa conception car il n'était pas né comme tout le monde : il n'avait apparemment pas de sens olfactif ni gustatif. On s'en aperçut quand on vit que rien de ce qui était fétide et répugnant ne le rebutait. Au point que quand il préparait sa *saquette*⁴, il mettait la tranche de viande sans papier directement dans le sac suivi de ses bottes qu'il jetait par-dessus.

Comme il tendait souvent des pièges pour les oiseaux, il ramassait tous les insectes ressemblant à un ver ou un asticot. Afin de ne pas égarer ces précieuses larves dans les poches trouées de ses pantalons, il les introduisait tout bonnement dans sa blague à tabac. Tant et si bien que quand il roulait une cigarette on pouvait voir des asticots se tortiller au milieu du

« gris⁵ », qu'il remettait imperturbablement au même endroit. Quelquefois, s'il en oubliait un dans sa roulée, ça sentait la grillade quand il la fumait.

D'un commun accord avec Justine, ils décidèrent un jour d'acheter un âne ; sans doute pour porter du bois et se déplacer sans fatiguer. Ils mirent longtemps à se décider car c'était l'achat le plus onéreux de toute leur existence. Or ne connaissant rien aux arcanes de l'enchère, ils se firent tromper par un maquignon sans scrupule qui leur brada un vieil âne poussif. Ils n'en profitèrent que peu de temps car l'animal était si vieux qu'il n'avait plus la force de se mouvoir. Il faut aussi dire qu'il n'était nourri que par l'herbe qu'il broutait sur les bords des chemins ou par le bois de son râtelier qu'il rongeait nonobstant la litière qu'il aurait pu savourer. Justine interdisait d'acheter du fourrage ou de la paille, il n'y avait pas de sous pour cela. Alors, voyant l'état de délabrement de la bête, les deux époux désabusés l'oublièrent définitivement dans l'écurie.



Après plusieurs jours, un voisin qui s'étonnait de ne jamais voir sortir le bourricot, ouvrit à demi la porte de l'étable et trouva l'âne agonisant. Il courut sans délai prévenir ses maîtres qui se hâtèrent vers l'animal accompagnés de quelques curieux. Quand Marseille vit la bête presque morte il lâcha cette phrase déconcertante :

— *Mé damné !* maintenant qu'il était habitué à pas manger, y crève cet âne !

Cette observation sonna comme un sermon car chacun sortit de l'écurie la tête basse et les mains jointes, sans rien dire.

Enfin seuls, Justine prit le parti de s'occuper de l'âne :

² *Becca roye* : rouge gorge

³ *M'a amagat lou rastellier* : elle m'a caché le dentier

⁴ *Saquette* : repas de campagne.

⁵ *Gris* : qualité de base du tabac.

—Y faut l'achever avant qu'y meure de lui même, la viande morte c'est pas bon à manger.

— Tu veux qu'on le mange ? questionna Marseille d'un ton approbateur.

— Pardi, répondit Justine, tu crois que la viande elle est pas assez chère ?

Sans aucune autre parole Marseille alla chercher trois comportes et un ami qu'il mit en demeure de saigner l'animal.

L'acte fut accompli sur l'artère jugulaire avec un couteau de campagne, et comme l'aurait fait un sommelier avant de servir un grand millésime, Marseille mit sa bouche sous le jet de sang et en but jusqu'à plus soif pour estimer (on le pense) la valeur gustative du bestiau. Ainsi repu avant que la carne ne s'écroule, il s'essuya la bouche d'un revers de manche avec un air satisfait, sous le regard attentif de Justine.

Aidé de son ami, ils découpèrent la bête que Justine mit au sel dans les comportes, s'assurant ainsi un avenir culinaire de quelques mois. Mais toute médaille a son revers. Au bout d'une vingtaine de côtes grillées, de plusieurs rôtis arrosés de vinaigre (car ils finissaient même les barriques piquées) et de fréquentes toupines⁶ de pommes de terre farcies à la viande d'âne, un certain dégoût s'installa dans la bouche de Marseille ; cette galère lui fit-elle retrouver le goût sinon l'odeur ?

Quand après l'apéro du soir il rentrait chez lui languissant un repas bienfaiteur, il posait sa question coutumière :

— *Dé qu'anan manjar a neit* ??

— De l'âne ! tant qu'y aura de l'âne tu mangeras de l'âne, répondait Justine sans tourner la tête. *Es attal* !

C'est à partir de ce jour que la vie du couple bascula. Les disputes devinrent si régulières, que les passants les enregistraient pour aller les narrer sur la place. Marseille, à qui des voisins détaillèrent les mauvais traitements que Justine avait fait endurer à son ancien mari, ne se fit par prier pour les croire et finit par se détacher d'elle. Sans plus attendre il s'en alla vivre dans une autre maison, qu'il organisa en peu de jours en un taudis confortable. Tant et si bien que les habitants prirent partie pour sa personne en écrivant sur les murs des graffitis éloquentes : « A bas la Justine ! Vive Marseille ! »

La vie continua et chacun de leur côté les époux vécurent leur existence peu banale. Quant à Marseille, on lui posa la même question durant une quinzaine

d'années, juste pour rire de la façon dont il répondait :

— Ho Marseille, c'est vrai que t'as divorcé ?

— Que non pas, on est juste séparé des corps et des biens, disait-il avec son accent espagnol.

Il avait vu juste car il survécut à Justine et continua sa vie d'homme libre de tout complexe. Et puis ses sens gustatifs étant revenus, il appréciait d'autant mieux les repas qu'il faisait. À preuve qu'un jour où il mangeait à la vigne avec d'autres ouvriers, dans une baraque, il sortit de son sac une côte de porc puante, dégoulinante d'asticots et s'en offusqua devant eux : « *Mé damné* alors ! Alors ça alors ! » fit-il étonné en tenant le morceau de viande du bout des doigts. Mais dépourvu de tout scrupule, il recueillit délicatement les petites bestioles dans sa blague à tabac et jeta directement la côte dans le feu pour la faire cuire. Les autres outrés du spectacle sortirent manger hors de la vue de ce phénomène.

Quelques temps plus tard, après une pluie bienfaitrice, il ramassa trois à quatre cents escargots qu'il ramena chez lui et déposa au fond d'un *payrol*⁹. Le soir, quand il rentra de sa partie de belote au café, il voulut goûter un escargot avant d'aller se coucher. Il ouvrit la marmite et, sans le rincer, il jeta l'escargot dans le feu de la cheminée. La cuisson n'ayant duré pas plus d'une minute, il mangea le gastéropode sans aucun assaisonnement. Le trouvant à son goût, il en mangea un autre de la même manière, puis un autre, puis un autre encore, si bien qu'au milieu de la nuit il alla se coucher le ventre plein du payrol d'escargots.

Il termina ainsi sa vie d'homme simple, jalonnée de circonstances pittoresques qui renforcèrent sa réputation. Quoi qu'on en pense il vécut heureux malgré tout.



De cette histoire singulière on entend encore des échos plus ou moins ressemblants. Peu importe car avec leur faconde ils réjouissent les oreilles, prolongeant ainsi la mémoire de ceux qui en furent les acteurs. S'il existe, que Dieu ait leur âme... c'était quand même de braves gens.



© Revue pour trois lunes

les auteurs et les illustrateurs 2006

⁶ Toupine : marmite en terre, grand plat.

⁷ *Dé qu'anan manjar a neit* : Qu'est-ce qu'on va manger ce soir.

⁸ *Es attal* : c'est comme ça

⁹ *Payrol* : sorte de grande marmite avec couvercle